

Le bougainvillier de Cala San Vicens

Tristan, un jeune Français débarque à Ibiza sur les traces de son grand-père Hélios, durant la guerre d'Espagne, à l'été 1936. Dans ses bagages, la lettre d'amour d'une milicienne anarchiste, Placer, retrouvée dans les affaires du Papé après son décès. Son enquête rencontre le mouvement libertaire des Femmes libres auquel appartenait Placer et la mort mystérieuse de l'assassin de Jean Jaurès, Raoul Villain, surnommé le "fou du port", réfugié à Ibiza bien après son acquittement en 1919...

À Erwan et Romane

Ibiza, température extérieure : 27 degrés centigrades, soleil voilé. Un jeune homme apparaît sur la passerelle, saisi par une bouffée de chaleur humide où flotte une trace de jasmin. La lumière violente sur le macadam fait clore les paupières. Il se parle à lui-même.

— Aéroport banal, hôtesses aussi, cheveux roulés et hanches roulées aussi. Voiture de location, route correcte, quelques arbustes. Je reconnais des pins parasols. Conduire vitre ouverte sans clim. Des parfums et encore des parfums. Ça, pour du dépaysement ! Mais à vingt-deux ans, si je débarque à Ibiza, c'est pas pour me dorer sur la plage. Je porte quelque chose sur mon ventre... et dans le cœur.

Après chagrin d'amour et embauches intermittentes, Tristan, était déjà las du monde. Un jour de désœuvrement, il monta au grenier de la vieille maison de famille. Une malle poussiéreuse avait appartenu à Hélios, son arrière-grand-père. Elle contenait des vieux vêtements, une lettre, quelques photos jaunies et cornées, une ancienne brochure à couverture bistre : *Les grands cimetières sous la lune* de Georges Bernanos, une affichette : *Les milices us necesitan* (les milices ont besoin de vous), un paquet de billets de banque surannés de la République espagnole. Une photo de femme rayonnante, fusil en bandoulière.

— Papé, tout ton monde que je connais même pas ! Hélios, mon... quoi déjà ? Bisaïeul ! Le vieux... Tu comptais pas dans la famille, tu les faisais même pas marrer.

Il pianote sur le téléphone. L'Espagne, *Frente popular*, guerre civile...

— Je connais que dalle en histoire. Mais Papé, les histoires que tu racontais... histoires de quand t'as quitté Barcelone pour la France. Tout seul ! T'as refait ta vie, comme on dit. Dans l'enveloppe, sur du papier bistré, une lettre, signée *Placer*. Cala San Vicens, 27 août 1936. Premiers mots : "*Amor mío, Helios querido*". Lire une lettre adressée à quelqu'un d'autre, même un parent il y a longtemps... C'est moisi, ça.

Hélios, mon arrière-grand-père, pas connu longtemps, mort quand j'étais encore petit. Vieil original, la gueule burinée et les reins cassés, la moustache sur la cigarette, éteinte à cause des poumons. Bien souvent rigolard des conneries du monde, l'accent à coucher dehors, tu prétendais bien parler le français. Vieux râleur, va, t'étais si tendre avec moi ! Mais alors, Papé, t'avais une amoureuse avant ?

D'une écriture ronde, appliquée, la main d'une femme, c'était une lettre passionnée, assurant Hélios de son amour en répétant : "*querido mío*". Assez bon en espagnol, Tristan dévorait les mots exprimant aussi la passion de la liberté. Femme amoureuse... et fidèle à sa "mission". "*Je savais à peine écrire que je rédigeais déjà des articles sur les Femmes libres...*" Soudain pris de remords, le jeune replaça la feuille dans l'enveloppe. Une lettre qui lui en apprenait, des choses. Quelques jours

après, le mal du Papé au cœur, plus fort que tout, il récupéra la lettre pour la ranger dans la sacoche banane qu'il ne quitte pas.

— Direction le nord de l'île. Des caisses, des camions, des bus... Le soleil rage, c'est bien le Sud. Y en avait marre du gris, du jeu en ligne, enfermé dans la piaule. Envie de vivre, quoi ! Et de sortir, pour la vie... pour moi ! Internet, plein d'arnaques, mais quand même, c'est quelque chose... Ibiza en août 1936 ? J'ai tellement lu et relu tout ça, c'est comme si je l'avais vécu !

Mi-août 1936, des républicains s'emparent de Majorque, l'île principale des Baléares. Dans le même temps, une colonne de miliciens républicains anarchistes de Barcelone débarque à Ibiza. Intervention de l'Italie fasciste avec appui d'aviation pour aider les franquistes. Le « Comte Rossi » ou « Lion de Son Servera » et ses *Dragones de la Muerte*, massacrent à Majorque. Deux groupes de centaines de miliciens anarchistes, venus par mer, forment la colonne *Cultura y Acción* et combattent. Bombardements de l'aviation italienne à Ibiza, les républicains décident l'abandon de l'île.

Qu'était allé faire *Placer* à Ibiza dans tout ça ? Mû par cette question, Tristan roule vers Cala San Vicens. Le tangage du trajet s'étire et sinue parmi les croupes montagneuses arborées de pins. À un détour apparaît la nappe bleu de Prusse de la mer au-dessus du croissant rose de la plage. Drôle de pays des couleurs. Derrière les immeubles modernes, très blancs, très hauts et très moches, *Placer* n'a pu venir que dans le quartier ancien.

Tristan trouve sans peine la pension où il a réservé. Sur la maisonnette surannée, un bougainvillier luxuriant étale ses rougeurs jusqu'à la terrasse de l'étage. L'établissement est tenu par deux homosexuels d'emblée sympathiques. Le soir, à la fraîche sur la terrasse du bas, on déguste l'anisette et les *tapas*.

— Ils kiffent pas l'espagnol, catalan ou dialecte catalan des Baléares dans l'âme. Mais moi je connais pas leur langue. Ils ont quand même appris l'espagnol à l'école, alors...

L'un des deux associés, le plus gros, descend de l'une des deux femmes républicaines qui ouvrirent jadis la pension. Il ne sait pas grand-chose sur la période où sa grand-mère tenait la maison.

« Elle parlait d'années tragiques. Cachées dans la montagne pour fuir les tueries par les franquistes. Des anarchistes, étaient venues des militantes du mouvement *Mujeres libres* (les femmes libres). Pas les plus tendres... Elles savaient bien pourquoi elles étaient ici. Elles ont installé un comité antifasciste. Non, on n'a jamais entendu parler de *Placer*. C'est si loin, tout ça. 1936, il y a de cela presque un siècle... »

— D'accord, c'est loin. On pourrait s'en taper. Mais moi, Tristan, un peu chargé d'anisette, j'suis pas venu pour rien. La lettre au chaud dans ma sacoche banane. On peut visiter le cimetière ? C'est pas loin, mais faut attendre le jour. J'étouffe la nuit au bord de la mer. Je peux pas fermer l'œil. Les Femmes libres, c'étaient quoi ? Pas les plus tendres ! Mais *Placer* aimait Hélios. *Placer*, pourquoi t'es venue sans Hélios ? Et que faisais-tu à Cala San Vicens ? *Les grands cimetières...* sous la lune ou sous le soleil...

La douche froide a permis au jeune homme de trouver enfin le sommeil. Sa visite au cimetière ne donne rien. Noms sans rapport ou effacés, tombes sans nom. Les morts de la guerre sont souvent dans des fosses communes, concluent les tenanciers. Tristan est bien avancé. Comment trouver quelqu'un qui ait pu hériter d'un souvenir de *Placer* ? Au village, quelqu'un a connu les *Mujeres libres*.

À la sieste, le soleil crame derrière les persiennes. Le garçon pianote Femmes libres sur son appareil. Images noir et blanc de filles resplendissantes sous le drapeau de la Fédération anarchiste ibérique, la FAI. Une de Federica Monseny au micro, première femme ministre en Europe. Une

affiche de femmes au calot militaire. Des tracts : libéralisation de l'avortement et de la contraception, vote des femmes, légalisation de l'union libre, droit à la bisexualité, amour libre... Puis il déplie la lettre : “*Devant ma fenêtre se déverse un bougainvillier rose, ou plutôt rouge sang. Amor mío, la séparation est dure mais il faut la vivre bien. Comme les abeilles vont de fleur en fleur, il faut profiter, ainsi va la vie pour toutes et tous, femmes comme hommes*”.

— *Placer*... Chez les libertaires on n’aimait pas les prénoms chrétiens. Surtout les anarchistes, je crois, quand les fascistes invoquaient tous les saints de la terre ! Cette femme qui aimait le Papé, elle défendait la République et les droits des femmes. Mais *Placer* (« plaisir » en espagnol), la femme libre, qu’est-ce qu’elle foutait ici en fait ?

Le soir tombant, arrive sur la terrasse une vieille femme voûtée. Vêtue d’une légère robe-tablier noire et d’un chapeau de paille, Montserrat claudique, s’appuyant sur une canne tout en laissant percer un regard malicieux. C’est le grand tenancier de la pension qui l’a invitée. Parents exécutés par les franquistes, elle a été élevée par une tante. Elle parle bien l’espagnol, appris chez les sœurs, la voix graillonneuse d’avoir trop fumé.

— *Sas, nin* (tu sais, petit) ? lance-elle. Les livres étaient rares au village. La *Tía* (la Tante) contait toujours des histoires. L’arrivée des anarchistes, les miliciennes organisaient les femmes, les fêtes, les banquets, les chansons...

Et voilà Montserrat qui se déplie un peu pour se mettre à chanter de sa voix de graillon : *Puño en alto mujeres del mundo* (Le poing levé, femmes du monde...), en levant elle-même le poing. Le grand rigole.

— La *Tía* chantait toujours ça... mais en chuchotant, avant la fin de Franco.

Le grand ne rigole plus.

— La *Tía* disait aussi : il y avait un drôle de type qu’on appelait “*el boig del port*” (le fou du port), qui s’était fait construire une maison un peu dingue, il devait être bourré d’argent. Mais le sort a tourné. À leur retour, les nationalistes se sont livrés aux massacres. On avait exécuté des fascistes avant. La *Tía* disait toujours : ceux-là, ils l’avaient pas volé ! Ben oui, rajouta la vieille, comme *el boig del port* ! Et vous savez pourquoi ? On disait que ce fou n’était ni plus ni moins que celui qui avait tué Jean Jaurès à Paris. Bien fait alors, pas vrai ?

Quitter la terrasse. Besoin d’air, d’être seul. L’assassin de Jaurès... Mais qu’est-ce qu’il pouvait foutre là ? Et *Placer*, que savait-elle ? Et Hélios ? Quel rapport entre Jaurès et la guerre d’Espagne ? Boire au robinet. Dévisser le flacon de cognac bon marché, acheté à l’aéroport. La moitié d’un coup. Ça crame, je vois Jaurès barbu. Encore un coup, les fruits ressortent de l’alcool, je vois Hélios moustachu. Je vide le flacon, c’est Hélios aux côtés d’une belle milicienne au fusil.

Nouvelle nuit d’insomnie, ponctuée par la douche, au petit matin, Tristan sait qui appeler. Sa Mamé se lève tôt. Et elle s’écrie :

« Enfin, tu comprends l’importance de Jean Jaurès, il était temps ! »

La laisser dire. Je traîne toujours les pieds lorsqu’il s’agit de l’accompagner pour l’anniversaire. C’est le 31 juillet devant le mémorial au buste de Jaurès. Elle, elle ne rate jamais une commémoration : “*Pour l’apôtre de la paix !*” Elle dit que oui, après la Grande Guerre, un tribunal acquitta Raoul Villain, l’assassin qui avait avoué. Il a fini par s’installer à Ibiza, dans une jolie calanque, avec un paquet d’argent probablement refilé par le gouvernement français. Il paraît qu’il aurait été descendu pendant la guerre d’Espagne.

Ouf ! Mon cœur cogne. Je rappelle Montserrat qui me parlait des Femmes libres.

« *Qué, nin ?* »

Je lui reparle de l'histoire du *boig del port*. Elle hurle dans le téléphone :

« *En qualsevol cas, l'assassí de Jaurès hi ha deixat la pell ! Ja que el tribunal l'havia absolt a Paris, ses dones anarquistes han fet justícia aquí !* (En tout cas, l'assassin de Jaurès y a laissé sa peau ! Comme le tribunal l'avait acquitté à Paris, les femmes anarchistes ont fait justice ici !). »

Le cœur de Tristan continue de cogner. *Placer...*

Comment savoir ce qu'elle est devenue, avec ces *Mujeres libres* reparties pour Barcelone ? Il y en a qui se sont réfugiées en France à la *Retirada* 1939, lors de la chute de la ville. « Mais si ton Hélios n'en a rien su, comment le saurions-nous ! Il faut vivre avec ça, mon pauvre *nin...* »

Vivre avec l'image noir et blanc d'une femme au fusil, splendide, souveraine, femme aimante disparue dans l'histoire. Repartir, le mal au cœur pour toi, Papé ! Le bougainvillier cascade à la terrasse, plus rouge sang encore au flot du soleil levant. Le même que celui de *Placer* ?

* *Les grands cimetières sous la lune*, Georges Bernanos, Ed. Plon 1938.

** Mots en Baléare (dialecte catalan) d'après l'aide de Maite Agorreta et Miquel Ruquet.